

à abrégier son séjour dans le château de ses pères ; il partit, laissant sa femme aux soins spéciaux d'un vieux serviteur. Il partait pour ne plus revenir, car une balle française l'atteignit dans un des combats qui précédèrent la bataille de Burgos.

Aux joies troublées des premiers temps de son mariage succédèrent, pour dona Luisa, les tristesses d'un veuvage prématuré. C'est au mois de novembre 1808, au moment où le château d'Élanchovi était le sombre témoin de la douleur de la comtesse de Mediana, que commence cette histoire.

Isolé comme il l'est sur la côte de Biscaye, on pense bien que le port d'Élanchovi avait sa garnison de miquelets gardes-côtes. C'est alors une triste condition que la leur : le gouvernement espagnol ne leur contestait nullement leur solde ; mais, en revanche, il oubliait constamment de la leur payer. D'un autre côté, la contrebande, dont la saisie eût pu parfois les indemniser, était complètement morte. Les contrebandiers se gardaient bien d'affronter des gens dont le besoin redoublait la vigilance. Depuis le capitaine des carabiniers, don Lucas Despierto, jusqu'au moindre employé, tous déployaient une vigilance incessante, d'où il résultait que, sans bourse délier, le fisc espagnol se trouvait aussi économiquement que fidèlement servi.

Un seul de ces gardes-côtes affichait à l'endroit des contrebandiers un scepticisme complet ; il allait jusqu'à nier qu'il en eût jamais existé. Il était connu pour s'endormir toujours à son poste, et son apathie feinte ou réelle lui avait valu le surnom de *Dormeur*, qu'il justifiait de son mieux.

Bien rarement aussi le mettait-on de garde en quelque endroit que ce fût.

José, ou plus familièrement Pepe, était un garçon de vingt-cinq ans, haut de taille, maigre et nerveux. Ses yeux noirs, profondément encaissés sous d'épais sourcils, devaient avoir été jadis étincelants. Son visage avait la configuration de ceux dont la mobilité est le partage. Mais, soit maladie, soit toute autre cause, ses traits semblaient de marbre, tant l'air de somnolence qui lui était habituel en engourdissait le jeu. En un mot, Pepe, avec tous les signes extérieurs d'un corps actif et d'une âme ardente, semblait le plus apathique des hommes.

Son désappointement apparent fut extrême, quand, le soir du jour où commence cette histoire, le capitaine don Lucas Despierto l'envoya chercher au poste et le fit mander en sa présence. A cet ordre imprévu, Pepe se leva, s'étira consciencieusement, bâilla, et sortit en disant :

— Quelle diable de fantaisie le capitaine a-t-il de m'envoyer chercher ?

Mais, une fois seul, le garde-côte s'achemina plus vivement que d'habitude vers la demeure de son chef. Le capitaine était fort préoccupé quand il entra, et n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Le miquelet semblait dormir en roulant une cigarette entre ses doigts.

— Me voici, mon capitaine, dit Pepe en saluant respectueusement don Lucas.

— Eh bien ! mon garçon, commença le capitaine d'une voix débonnaire, les temps sont bien durs, n'est-ce pas ?

— J'en ai entendu dire quelque chose.

— Je conçois, dit don Lucas en riant ; la misère des temps ne t'atteint qu'à moitié, tu dors toujours.

— Quand je dors, je n'ai pas faim, reprit Pepe en étouffant un bâillement. Puis je rêve que le gouvernement me paye.

— Alors tu n'es son créancier que quatre heures par jour. Mais, mon garçon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je veux te donner ce soir une preuve de confiance.

— Ah ! dit Pepe.

— Et une preuve d'affection. Le gouvernement a l'œil ouvert sur nous tous : ta réputation d'apathie commence à se propager, et tu pourrais être destitué comme un employé inutile. Ce serait bien triste pour toi d'être sans place.

— Affreux ! mon capitaine, reprit Pepe avec un bonhomie parfaite ; car si je meurs de faim avec ma place, je ne sais ce qui arriverait si je n'en avais plus.

— J'ai résolu, pour éviter ce malheur, de fournir à ceux qui pourraient calomnier ton caractère une preuve de la confiance que je mets en toi, en te donnant cette nuit le poste de la Ensenada.

Pepe ouvrit involontairement les yeux presque tout entiers.

— Cela te surprend ? dit don Lucas.

— Non, reprit Pepe.

Le capitaine ne put cacher à son subalterne un léger tressaillement.

— Comment ! non ? dit-il.

— Le capitaine Despierto, répondit Pepe d'un ton flagorneur, est assez connu par sa vigilance et son coup d'œil infailible pour pouvoir confier sans danger le poste le plus important, même au plus nul de ses employés. Voilà pourquoi je ne m'étonne pas que vous vouliez me le confier. Maintenant, j'attends les instructions qu'il plaira à Votre Seigneurie de me donner.

Don Lucas lui donna ses instructions d'une manière assez diffuse pour qu'il fût peut-être difficile de se les rappeler toutes, et le congédia en lui disant :

— Et surtout ne va pas t'endormir à ton poste.

— J'essayerai, mon capitaine, dit-il.

— Ce garçon est impayable ; je l'aurais fait exprès que je n'eusse pas mieux réussi, pensa don Lucas lorsque Pepe fut parti : et il se frotta les mains d'un air satisfait.

La petite baie appelée la Ensenada, qu'on venait de confier à la vigilance de Pepe le Dormeur, était si mystérieusement encaissée dans les rochers, qu'elle semblait exprès creusée pour favoriser la contrebande, non pas celle qui s'exerce pacifiquement aux barrières de nos villes, mais celle qu'exécutent si audacieusement les contrebandiers espagnols, le poignard et l'escopette au poing.

Par son isolement, ce poste n'était pas sans danger, quand, par une nuit brumeuse de novembre, les vapeurs de l'Océan se suspendent comme un dais.